

CJL  

---

RCL

# *Hybridité et variation dans les SMS : Le corpus Texto4Science et l'oralité en français montréalais*

HÉLÈNE BLONDEAU

*University of Florida*

MIREILLE TREMBLAY

*Université de Montréal*

PATRICK DROUIN

*Université de Montréal*

---

## 1. INTRODUCTION

Un nouvel examen de la configuration sociolinguistique de Montréal requiert non seulement de prendre en compte les productions linguistiques orales des Montréalais, ce qui correspond à la pratique traditionnelle des sociolinguistes, mais également d'élargir l'analyse aux nouvelles formes de communication médiatisées par ordinateurs (CMO) — clavardage, messagerie instantanée, courrier électronique, forums de discussion ou messages textes, communément appelés SMS (de l'anglais *short message service*) ou textos — de nos jours partie prenante des échanges communicationnels quotidiens. La langue des CMO suscite des jugements abondants, qu'ils soient d'ordre esthétique ou social. Dans les jugements, on retrouve les stigmates souvent associés à la langue des jeunes ou encore aux effets du contact, dans le cas qui nous occupe à l'intrusion de l'anglais dans le français d'aujourd'hui. En outre, on remarque que les jugements qui circulent comparent très souvent la langue des CMO à l'aune de la norme du français écrit. Si pourtant plusieurs des jugements renvoient à des considérations sociolinguistiques, on a porté relativement peu d'attention à la dimension sociolinguistique associée à cette forme de

---

Nos remerciements vont à Kristin Reinke et Wim Remysen, les éditeurs de ce numéro, pour leurs conseils, leur appui et leur patience. Nous tenons également à remercier les évaluateurs externes pour leurs commentaires et suggestions. Nous avons bénéficié des commentaires des participants et de l'auditoire dans le cadre d'un panel organisé par Hélène Blondeau lors de la conférence de l'American Council for Quebec Studies à Sarasota (Floride) en novembre 2012, et lors d'une conférence prononcée à l'Observatoire linguistique Sens-Texte de l'Université de Montréal en 2013. Le projet Texto4Science a reçu l'appui financier du Conseil de recherche en sciences humaines du Canada (subvention #849-2009-0044).

communication. Quels sont les mécanismes qui sous-tendent ces nouvelles formes de communication ? Qu'est-ce qui distingue la langue des communications médiatisées par ordinateur des autres formes de communication linguistique ? Et, plus particulièrement, où se situe-t-elle par rapport à la dichotomie entre l'oral et écrit ?

Le français montréalais constitue un bon candidat pour répondre aux questions soulevées pour plusieurs raisons. D'une part, après la conquête de la Nouvelle-France en 1760, les usages canadiens se sont développés en subissant moins la pression normalisatrice des variétés de français européennes (Poirier 2009). Il existe donc un écart important entre la norme de l'écrit, essentiellement la même partout dans la francophonie, et la langue orale utilisée en contexte non formel (neutre ou familier), comme l'ont recensé les nombreux ouvrages portant sur les particularités phonologiques, morphologiques, syntaxiques et discursives du français québécois (dont Léon 1969, Lefebvre 1982, Walker 1984, Dumas 1987, Ostiguy et Tousignant 1993, Vincent 1993, Léard 1995, Poirier et al. 1998, Vinet 2001, Dostie 2004). D'autre part, le français montréalais a été particulièrement bien décrit, grâce entre autres à la création de grands corpus (Sankoff-Cedergren 1971, Montréal 1984, Montréal 1995), pouvant servir de base de comparaison.

Le présent article présente une analyse d'un corpus montréalais de messages textes envoyés par téléphone cellulaire (textos) tiré du corpus plus large *Texto4Science* (Langlais et al. 2012, Langlais et Drouin 2012). Le message texte en (1) illustre l'éventail des ressources inscrites au répertoire d'un des texteur du corpus :

- (1) Ha okay ! Merci ... ms jchekait mon agenda pi jtaicomme coudon cé kan ki va nous donné les autre livre ? Lol :P  
 (Texto4Science, 112257)  
 Ha, okay ! Merci ... Mais je checkais mon agenda pis j'étais comme : «coudon, c'est quand qu'il va nous donner les autres livres ?» Lol :P

Ce seul exemple fait ressortir plusieurs éléments dignes d'intérêt. On y remarque au moins une dizaine de phénomènes, dont plusieurs (comme l'effacement du «l» ou l'ajout du complémentateur *qui*) se retrouvent aussi dans d'autres variétés de français populaire :

- (2) a. des marques discursives (exclamation *ha* ou suspension ...)  
 b. trois anglicismes lexicaux (*okay*, *chekait*, *Lol*) dont une forme déviante par rapport à la norme orthographique anglaise (*chekait* pour *checkait*)  
 c. un introducteur de discours en émergence (*j'ai comme*)  
 d. trois élisions (voyelle ou semi-voyelle) (*j* pour *je*, *pi* pour *puis*, *j'ai* pour *j'étais*)  
 e. une abréviation (*ms* pour *mais*)  
 f. quatre québécoïsmes dont un archaïsme morphologique (*i* pour *il*), un archaïsme syntaxique (*quand qu'*) et deux néologismes lexicaux (*pi* pour *puis*, *coudon* pour *écoute donc* ; Bélisle 1974)  
 g. et trois cas d'orthographe phonétique (*cé* pour *c'est*, *kan* pour *quand* et *ki* pour *qu'i*)

On note aussi quatre déviations par rapport à la norme écrite :

- (3) a. accord verbal dans *chekait* (au lieu de *chekais*), *j'ai* (au lieu de *j'tais*), *donné* (au lieu de *donner*)  
 b. accord nominal dans *autre livre* (au lieu de *autres livres*).

La présente étude se penche sur deux variables pronominales ayant montré une variation sociostylistique importante en français montréalais oral. La comparaison du comportement de ces deux variables dans les textos et à l'oral guide notre réflexion sur la place singulière qu'occupe ce nouveau genre de communications sur les diverses dimensions variationnelles et, plus particulièrement, sur le continuum entre l'oral et l'écrit. L'analyse met en relief comment les ressources linguistiques, ici différentes variantes d'une variable linguistique, sont exploitées par les locuteurs dans le cadre des interactions orales ou médiatisées par ordinateur.

Plusieurs linguistes se sont interrogés sur la nature des mécanismes qui sous-tendent les CMO. Ainsi, pour Crystal (2011), la langue de l'internet est une forme hybride, qui ne peut être identifiée uniquement à l'oral ou à l'écrit, car elle sélectionne des propriétés de l'un ou de l'autre, ce qui donne naissance à un nouveau médium de communication. Se penchant sur les SMS, ces messages écrits envoyés par téléphone cellulaire, Crystal (2008) montre que ces derniers conservent plusieurs traits de la langue standard. Ce serait plutôt l'abondance de l'orthographe distinctive et des symboles qui attirerait notre attention et expliquerait notre tendance à ne pas remarquer les formes utilisées qui relèvent du standard. La combinaison des formes standard et non standard caractériserait les textos. Le besoin d'être compris exerce une pression sur le texteur, qui se doit, par conséquent, de respecter une partie de l'orthographe standard. Selon Crystal (2008), le langage des textos constitue une variété de langue en évolution constante, qui n'a pas encore été codifiée. En revanche, pour Fairon et al. (2006), bien que l'on retrouve dans le SMS un certain nombre de phénomènes typiques de la langue parlée (comme l'absence de *ne* dans les négations), le langage SMS est essentiellement un code écrit strict, qui permet de transcrire tous les types de messages. Tout comme Crystal, ils attribuent l'originalité de cette forme de communication écrite aux différents procédés graphiques utilisés, tout en notant que ceux-ci n'ont pas de conséquences à l'oral. Ils concluent donc que le langage SMS ne constitue pas une nouvelle langue. Toutefois, les différents procédés utilisés expliquent qu'on puisse avoir recours à la normalisation, de manière à les transposer en graphie standard. En somme, malgré son caractère novateur, la langue de l'internet demeure relativement traditionnelle au sens où elle puise dans des processus existants : abréviation, troncation, formes dialectales, marques d'oralité. On est en droit de se demander si ces observations tiennent aussi pour les variétés moins normées, qui présentent un écart plus grand par rapport à la norme. Les auteurs utilisent-ils tout l'espace communicatif que permet cet écart ? Et si oui, comment se présente cette utilisation ? Quelle part occupent les dimensions variationnelles ? Quels procédés sont utilisés pour transgresser la norme du standard, et dans quels contextes ? Le présent article se veut une contribution à ce débat. Nous tenterons de répondre à la question de la spécificité de la langue des CMO à partir d'un corpus de messages textes (SMS ou textos) montréalais.

Notre étude émane du croisement entre les intérêts pour la description du français québécois et la réflexion linguistique sur la forme de communication générée par les textos et porte une attention particulière à la variation, en particulier en morphosyntaxe. Pour avoir un portrait plus complet de la situation, nous établissons, dans un premier temps, des comparaisons avec les normes implicites de la variation à l'oral

au sein de la communauté linguistique montréalaise. Cette comparaison permet de développer la réflexion sur le statut de la variété de langue employée dans les textos et le caractère hybride de cette forme de communication. En conséquence, plutôt que de s'en tenir à une comparaison avec la norme explicite, décrite dans les ouvrages normatifs, nous optons pour une étude empirique de l'usage variable dans les SMS en nous appuyant sur un corpus de messages textes montréalais que nous comparons aux tendances observées en français parlé à Montréal. Dans un deuxième temps, nous examinons les textos à la lumière du rapport aux codes oral et écrit. Ce faisant, nous comparons le caractère conservateur ou novateur des marques scripturales présentes afin d'étayer l'hypothèse de l'hybridité de cette forme de communication.

L'article est organisé de la façon suivante. La section 2 situe notre travail dans le contexte de la recherche sur les communications médiatisées par ordinateur. La section 3 traite du choix des variables et de leur distribution dans les corpus oraux de comparaison. La section 4 présente le cadre méthodologique de la présente étude. La section 5 expose les résultats des analyses distributionnelles de la variation. La section 6 porte sur le caractère novateur ou conservateur des marques scripturales employées des messages. La section 7 présente une conclusion dans laquelle nous discutons de la nature de cette forme de communication tant dans son rapport à la langue orale qu'au code écrit.

## 2. ÉTUDES ANTÉRIEURES

Sous une première rubrique, nous rapportons les descriptions disponibles sur la typologie des procédés mis en œuvre dans les textos. La seconde rubrique traite des études sur la variation qui ont abordé le rapport entre la langue des textos et l'oral observable dans la communauté.

### 2.1 Typologie des procédés

Selon Fairon et al. (2006), les procédés utilisés dans les messages textes peuvent être regroupés sous neuf grandes classes :

- (4) a. «phonétisation» des caractères : lettres (*je t'm* pour *je t'aime*) et chiffres (*2m1* pour *demain*)
- b. rébus (*tu te x malin* pour *tu te crois malin*)
- c. orthographe phonétique (*ché toi*), incluant la suppression de la morphologie du pluriel (*les fille simple*)
- d. phénomènes graphiques, incluant des graphies à fonction expressive (*bisouxxx*), les *zamours*, des abréviations (*cmt* pour *comment*)
- e. icônes et symboles divers (smileys :), symboles mathématiques = et logiques →)
- f. phénomènes lexicaux (aphérèses (*tain* pour *putain*) ou apocopes (*prob* pour *problème*))
- g. morphosyntaxe, qui recoupe surtout des cas de conversion (*sms-moi*, *je te cœur*)
- h. syntaxe (omission de groupes de mots (comme *je n'ai* ou *il y a* (*pas eu mon exam* ...)) ou de mots grammaticaux comme les déterminants, style télégraphique)

- i. discours (réponses en rafale à des questions multiples, question et réponse (*ça va ? Moi oui*))

La caractérisation de Crystal recoupe en partie celle de Fairon, à la différence que Crystal est plus spécifique pour décrire les phénomènes graphiques : il distingue acronymes (initialismes), omission de lettres (habituellement les voyelles mais aussi les consonnes finales non prononcées à l'oral) et abréviations. Par ailleurs, Crystal note l'usage de l'orthographe non standard (parfois pour représenter les parlars informels ou régionaux), de même que quelques vraies innovations, qu'il attribue à une extension de procédés existants, comme *IMNSHO* «in my not so humble opinion» à partir de la forme de base *IMO* «in my opinion».

Comme on peut le constater, la plupart des typologies proposées accordent une très grande place à l'orthographe et au lexique, ce qui pourrait laisser croire que la morphosyntaxe et la syntaxe sont peu affectées. C'est d'ailleurs ce qu'affirment Fairon et al. (2006) : «à cet égard, on ne s'étonnera pas que les structures syntaxiques de base (à ne pas confondre avec de l'écrit normé) soient peu remises en cause, dans la mesure où elles demeurent un des principaux repères interprétatifs pour le lecteur». Il faut dire que le but de la typologie de Fairon et al. (2006) n'était pas de mesurer l'oralité des textos, mais plutôt d'en montrer la spécificité et d'évaluer l'effet de ce mode de communication sur la langue. L'étude ne se voulait donc pas exhaustive. Or, les modifications purement orthographiques n'ont pas d'impact sur l'oral et ne peuvent donc servir à mesurer l'oralité des messages. En se concentrant sur les aspects orthographiques plus flamboyants des messages textes, on néglige les aspects de la grammaire des messages textes les plus révélateurs de l'oralité.

Par ailleurs, ce genre de typologie se transpose difficilement à des variétés moins normées. Ainsi, certaines catégories peuvent être absentes dans certaines variétés. Par exemple, la phonétisation est beaucoup plus restreinte dans les textos québécois. Les études antérieures sur l'utilisation des modes de communication médiatisées par ordinateur en français québécois (Tatossian 2008, Bertrand 2011, Bertrand et Drouin 2011) ont bien noté, parmi les phénomènes orthographiques observés, les abréviations (*tlm* pour *tout le monde*) et la phonétisation des consonnes (*G, T*) ou les graphies phonétiques (*kan*). En revanche, la phonétisation de chiffres y est beaucoup plus restreinte, voire inexistante, les oppositions *an /ǎ/, in /ɛ/, on /ɔ/, un /œ/* et *e /ə/, eu /ø/* étant toujours bien vivantes dans cette variété. Les chiffres 1 et 2 ne pouvant donc pas s'y substituer aux sons *in* et *de*, une forme comme *2m1* pour *demain* n'est donc pas possible en français québécois, sauf s'il s'agit d'un emprunt à d'autres variétés du français. Si certaines catégories sont absentes ou très restreintes, d'autres doivent être créées pour intégrer des phénomènes spécifiques. Par exemple, la typologie de Fairon et al. (2006) n'intègre pas les phénomènes découlant du contact linguistique, tels l'emprunt ou le calque. Pourtant, comme nous l'avons vu dans l'exemple (1), ces phénomènes sont très courants en français québécois. L'étude de Guilbault et Drouin (2012) sur les emprunts dans le corpus *Texto4Science* a montré l'abondance d'anglicismes dans le domaine des catégories lexicales (5) et mis en évidence l'alternance de code en contexte québécois (6).

(5) *Emprunt* :

Verbe : Tk ! Im out. Jvais *puke* tlm jsuis fatiguée

En tout cas ! I'm out. Je vais *puke* tellement que je suis fatiguée.

Adjectif : Et avec un peu dchance jrencontrerai du monde *nice*.

Et avec un peu de chance, je rencontrerai du monde nice.

Adverbe : Ps mad m'en c'est *fucking* trop bon.

P.S. Mad Men, c'est *fucking* trop bon.

(corpus Texto4Science, tiré de Guilbault et Drouin 2012)

(6) *Alternance de code* :

Um dude j'ai dit dme dire avant de partir lol imhome. Ill meet u there et c chill g ossi un cadenas

Hmmm, dude, je t'ai dit de me dire avant de partir LOL I'm home. I'll meet you there et c'est chill, j'ai aussi un cadenas.

(corpus Texto4Science, tiré de Guilbault et Drouin 2012)

Finalement, comme ce type de typologie est conceptualisé de façon à mesurer l'écart par rapport à la norme écrite, tous les phénomènes liés à l'oralité sont sous-représentés. Or, nous l'avons vu lors de notre discussion de l'exemple (1), les textos peuvent compter une proportion importante de formes régionales, sociolectales et familières.

Afin de combler ces lacunes, il faudrait, d'une part, élargir le champ d'investigation et, préférablement, adopter une approche qui intègre des variables impliquées dans différentes dimensions (diatopique, diastratique et diaphasique) et issues de différents domaines de la grammaire (phonologie, lexicale, morphologie, syntaxe, pragmatique). D'autre part, il faudrait aussi pouvoir comparer l'utilisation de ces marqueurs dans les textos avec leur utilisation dans des corpus oraux. La contribution que nous apportons à ce programme de recherche porte sur deux variables morphosyntaxiques faisant intervenir des considérations sociostylistiques.

## 2.2 Recherches quantitatives sur la morphosyntaxe

À ces approches typologiques, visant à montrer l'effet des technologies de communications digitales sur la langue écrite, on peut opposer les approches quantitatives cherchant à décrire un phénomène particulier. Parmi ces dernières, on peut mentionner les études sur les écarts orthographiques en morphosyntaxe. Par exemple, Stark (2011) propose une étude quantitative de l'accord sujet-verbe conjugué dans un corpus de 400 SMS suisses francophones.<sup>1</sup> Cette étude vise à mesurer l'accord sujet-verbe et ses marques graphiques. Ses résultats montrent que malgré plusieurs types d'accord non standard, l'accord canonique l'emporte le plus fréquemment, et ce, que le sujet soit lexical ou pronominal (Stark 2011 : 144). En somme, en ce qui a trait à l'accord sujet-verbe, le langage des SMS constitue un code écrit, plus précisément graphique qui se réalise dans la graphie standard. Or, si l'analyse mesure les écarts à

<sup>1</sup> Cette analyse est tirée du corpus sms4science.ch, une base de données similaire à celle exploitée pour la présente analyse sur les SMS québécois (pour plus d'information, voir section 4 sur la méthodologie).

la norme orthographique, elle ne permet cependant pas de mesurer l'oralité puisque plusieurs des marques d'accord verbal sont inaudibles. Ainsi, bien qu'une réalisation non standard comme *je vien* ou encore *ell es* s'oppose à une réalisation standard comme *les élèves écrivent* (tiré des exemples 1 et 2 fournis par Stark 2011 : 132–133) en ce qui a trait à l'écrit, cette opposition n'indique rien quant au rapport à l'oralité. Par ailleurs, Stark ne présuppose pas non plus que ces marques impliquent nécessairement l'absence de l'accord dans le savoir linguistique (implicite) du locuteur/auteur.

Stark (2012) se penche sur un phénomène de variation morphosyntaxique qui se reflète à l'oral, ce qui peut servir de base comparative à notre étude. Il s'agit de l'effacement du *ne* clitique préverbal, un phénomène largement attesté en français parlé (Ashby 1976, 1981, 2001 ; Coveney 1996 ; Armstrong 2002 ; Armstrong et Smith 2002 ; Hansen et Malderez 2004). Son examen d'un corpus de SMS suisses montre que, sur 1 330 occurrences de négation du verbe, le taux d'omission de *ne* ne s'élève qu'à 23%, ce qui s'avère passablement moins élevé que les hautes fréquences relevées dans des corpus oraux francophones ou même dans un corpus médiatisé de clavardage (van Campennolle 2008). Selon Stark (2012), les messages textes ne s'avèrent donc pas un reflet fidèle des pratiques orales. Toutefois, elle a constaté que, comme à l'oral, certains facteurs linguistiques entrent en jeu et influencent le taux de rétention de la particule *ne*. Son étude a montré qu'en présence d'un sujet lexical, la rétention de *ne* s'avère plus forte qu'en présence d'un sujet pronominal, ce qui corrobore d'autres études en français parlé (Meisner 2010).<sup>2</sup> Enfin, elle indique que son analyse pourrait être bonifiée par la prise en compte d'autres facteurs linguistiques et par l'étude des caractéristiques sociales des auteurs.

Enfin, sortant du domaine français, il faut mentionner l'étude de Tagliamonte et Denis (2008) qui fournit une comparaison, pour une série de variables linguistiques, des messages textes et de l'anglais parlé d'un groupe de 72 adolescents anglophones de Toronto. L'étude se penche d'abord sur l'usage de formes courtes, d'abréviations et de binettes qui constituent, selon plusieurs, l'apanage de ce type de médium. Or, les auteurs remarquent que ces formes ne représentent que 3% des données, ce qui ne correspond qu'à une faible proportion de l'ensemble des données. Par ailleurs, leur examen de deux variables — la variante *going to* en concurrence avec les autres variantes de la référence temporelle au futur et l'usage de la variante *have to* en concurrence avec les autres variantes exprimant la modalité déontique — permet de mesurer si l'usage des SMS reflète l'anglais oral ordinaire. Pour ces deux variables, les résultats dans les SMS reflètent bien les tendances observées à l'oral. Par ailleurs, ils montrent que l'avancée de l'intensificateur *so* attestée à l'oral, de même que celle de l'introducteur de langage rapporté *be like*, se répercutent dans les messages textes. Encore une fois, les mêmes tendances s'observent et l'analyse montre que l'avancée de *so* dans les SMS se retrouve à l'avant-scène du changement en cours dans la communauté. En somme, les analyses de Tagliamonte et Denis indiquent que la variation

---

<sup>2</sup>Signalons que l'étude d'Ashby (1981) avait aussi montré que la rétention de *ne* était plus fréquente avec un sujet lexical, ce qui justifie la prise en compte de ce facteur.

dans les SMS reflète la même hétérogénéité ordonnée et les mêmes changements en cours que ceux observés dans les variétés contemporaines de l'anglais.

Néanmoins, les auteurs expliquent à la lumière de leurs données que les SMS représentent un nouveau registre hybride, qui fusionne à la fois des variantes communautaires très formelles, informelles et vernaculaires. Ainsi les auteurs mettent à profit l'ensemble des ressources disponibles en juxtaposant parfois des variantes distinctes sur le plan sociolinguistique dans un même échange. À cet égard, ils signalent l'apparition simultanée de variantes hautement formelles comme *shall* et *must*, de variantes informelles comme *will* et *have to*, et de variantes vernaculaires comme *gonna* et *gotta*, un mélange qui serait surprenant à l'oral. Selon les auteurs, cette juxtaposition de formes indiquerait le caractère hybride de ce médium et cette fusion potentielle représenterait en quelque sorte la quintessence de ce type de discours.

### 3. LES VARIABLES À L'ÉTUDE ET LA DISTRIBUTION DE LEURS VARIANTES À L'ORAL

Cette section présente les deux variables morphosyntaxiques à l'étude dont l'usage en français parlé à Montréal a été documenté dans des études antérieures. L'objectif consiste à fournir une comparaison de la distribution de ces variables dans la langue des textos montréalais avec les tendances observables à l'oral. Les zones de variation morphosyntaxique au pourtour du verbe s'avèrent nombreuses. Aux fins de la présente étude, notre choix s'est arrêté sur deux variables pronominales qui se distinguent selon leur degré de variabilité à l'oral et leur statut sociolinguistique.

#### 3.1 L'alternance entre *on* et *nous* à l'oral

Une de ces variables fait montre d'une opposition nette entre le caractère de la conversation ordinaire et l'usage standard typique de la langue écrite ou quasi-écrite. Comme l'illustrent les deux exemples en (7), il s'agit de l'usage de *on* comme pronom clitique pour la première personne du pluriel [+défini] qui alterne avec son rival standard *nous* (Laberge 1977, Coveney 2000, Blondeau 2001) :

(7) *Alternance entre on et nous clitique sujet* :

Bien moi puis mon mari *on* a gagné la course

Alors c'est évident que *nous* n'avons pas l'accent

(Corpus Sankoff-Cedergren 1971, cité dans Blondeau 2001 : 456)

En français parlé de Montréal, la variante associée à la norme explicite (*nous*) fait office de figure rare à l'oral. Cette variable se rapproche de l'usage de *ne* dans la négation<sup>3</sup> en français parlé montréalais (Sankoff et Vincent 1980). En effet, la présence de *nous* clitique s'avérait rarissime dans les données de français parlé et selon

<sup>3</sup>Les analyse des corpus de français parlé ont montré qu'à l'oral, du moins dans les conversations informelles typiques des entretiens semi-dirigés, la norme implicite est l'absence de *ne* dans plus de 99% des cas (Sankoff et Vincent 1980). Cette tendance s'oppose à la norme explicite, qui requiert la présence de *ne* dans la langue écrite ou quasi-écrite. Ainsi, l'absence de *ne* est la variante par défaut et s'oppose à son rival standard normé à l'écrit. Cette caractérisation de la norme implicite vaut pour le français québécois (documenté non seulement

Laberge (1977), ce changement serait en voie de complétude.<sup>4</sup> La variante *on*, qui compte plus de 98% des occurrences, constitue donc la forme par défaut à l'oral. Cette tendance s'oppose à la norme explicite qui requiert la présence de *nous* et renvoie le *on* à un référent indéfini. La rareté d'usage confère à la forme clitique *nous* le statut de variante d'hyperstyle (Bell 1984). Cette tendance, très avancée en français québécois, trouve également une attestation en français hexagonal quoiqu'à un niveau moins prononcé.<sup>5</sup>

On peut comparer l'état de la variation de l'alternance entre *on* et *nous* clitique sujet dans un corpus de textos avec son état à l'oral. Les auteurs sont-ils fidèles aux normes de l'oral ou à celle de l'écrit ? Y a-t-il une variabilité plus prononcée dans les textos ? Est-ce que le *nous* s'emploie aussi comme variante d'hyperstyle dans les pratiques langagières des auteurs ?

### 3.2 L'alternance entre les formes simples et composées des pronoms forts du pluriel à l'oral

L'autre cas d'alternance qui a retenu notre attention fait montre de plus de variabilité à l'oral et est aussi nettement associé aux variétés de français en Amérique du Nord.<sup>6</sup> Il s'agit de la variation entre les formes simples des pronoms non clitiques du pluriel *nous*, *vous*, *eux* et *elles* et les formes composées *nous-autres*, *vous-autres* et *eux-autres*. Les exemples en (8) illustrent la variation à la première personne et à la troisième personne du pluriel. L'analyse de la variation à l'oral montre une vive concurrence entre les variantes bien que cette alternance ne soit pas hautement stigmatisée (Blondeau 2001, 2011).

(8) *Alternance entre les formes simples et composées des pronoms non clitiques du pluriel :*

Des tournées comme on fait tous les jours *nous*

Tu sais *nous-autres* on va dire «tire dessus tire dessus» *eux-autres* ils font dire «hale hale»

Mais parce qu'*eux* aimaient pas ça

(Corpus Sankoff-Cedergren 1971, cité dans Blondeau 2001 : 459)

à Montréal mais également ailleurs au Québec ; voir Poplack et St-Amand 2007). En France, l'absence de *ne* se révèle moins fréquente et soumise à des contraintes linguistiques et sociales (voir Ashby 1981, 2000).

<sup>4</sup>Les travaux sur les corpus montréalais plus récents n'ont pas directement repris cette variable, mais plutôt analysé d'autres variables pronominales (Thibault 1991, Blondeau 2001, 2011). Cependant, comme l'indique Blondeau (2011), les variables rares comme *nous* et *ne* tendent à se recycler et à se comporter comme des marques d'hyperstyle.

<sup>5</sup>L'alternance entre *on* et *nous* n'est donc pas typiquement montréalaise ou québécoise, mais le taux d'occurrences pratiquement catégorique pour la forme *on* documenté dans les études sur le français parlé à Montréal se distingue des taux documentés dans les études sociolinguistiques dans l'Hexagone qui s'avèrent moins élevés (Coveney 2000).

<sup>6</sup>Bien que cela n'en fasse toutefois pas une variable typiquement montréalaise, encore une fois, la distribution sociolinguistique des formes bien documentée pour la variété montréalaise rend cette variable pertinente pour tester nos hypothèses.

La variation, documentée en français parlé montréalais, se voit contrainte à la fois par des facteurs linguistiques, sociaux et stylistiques, ce qui donne à la variable le statut de marqueur sociolinguistique classique selon la typologie labovienne (Blondeau 2011). De surcroît, les formes sont impliquées dans un changement en cours au sein de la communauté puisque les formes composées, anciennes formes par défaut, sont concurrencées par les formes simples dans certains contextes.

Enfin, malgré le peu de stigmatisation des formes en *-autres* à l'oral, il faut signaler qu'elles s'avèrent peu fréquentes à l'écrit. En conséquence, on peut se demander si les auteurs sont davantage enclins à adopter les formes vernaculaires en *-autres* typiques de l'oral ou les formes simples associées à l'écrit. Par ailleurs, on peut se questionner sur la productivité de cette forme à cause de raisons d'économie dans les textos. Ainsi, la longueur des formes en *-autres* pourrait jouer en leur défaveur.

## 4. MÉTHODOLOGIE

### 4.1 Le projet Textto4Science

Cette étude s'appuie sur des données émanant du volet québécois francophone du vaste projet international sms4science,<sup>7</sup> lancé au Canada sous le nom Textto4Science en 2009<sup>8</sup> pour le français et Text4Science en 2010 pour l'anglais (Langlais et Drouin 2012, Langlais et al. 2012). Ce projet avait pour but de colliger un grand nombre de messages SMS québécois afin de les rendre disponibles à la recherche sous la forme d'une base de données annotée. Les objectifs du projet visaient à mieux comprendre l'utilisation de la langue dans ce médium de communication et de comparer l'usage local à celui observé dans les autres corpus du projet sms4science. En plus de constituer un corpus de référence permettant des analyses linguistiques sur des bases empiriques (en synchronie ou en diachronie), le projet visait le développement d'outils comme par exemple un dictionnaire consacré au SMS (Langlais et al. 2012) et d'autres applications liées à ce nouvel usage de la langue, sous la forme de correcteur, de logiciel de traduction automatique, etc.

Les textos recueillis provenaient de dons sollicités dans le cadre de la campagne *Faites don de vos textos à la science* qui s'est étalée sur une dizaine de mois en 2009 et 2010. En plus de donner leurs textos, les auteurs étaient invités à remplir un questionnaire colligeant des informations sur leur profil. Au total, 7 274 messages envoyés par 360 différents auteurs (ou plus exactement de 360 numéros de téléphone) ont été recueillis (Langlais et al. 2012). Alors que la vaste majorité des textos recueillis étaient rédigés en français seulement, 5,8% l'étaient en anglais et une fraction encore plus infime dans d'autres langues (6 messages en espagnol, 1 en italien et 5 dans d'autres langues). Le corpus de textos français compte au total 6 842 messages. Par ailleurs, les données montrent que la longueur moyenne d'un message est

<sup>7</sup>Voir [www.sms4science.org](http://www.sms4science.org).

<sup>8</sup>Parmi les autres volets, on compte des études en Belgique (sms4science), en Suisse (smfor science), en France (smsAlpins, sud4science) et à La Réunion (LaRéunion4science).

de 58 caractères alors que la transcription moyenne est de 65 caractères, ce qui correspond à un taux de compression de 10%<sup>9</sup> (pour plus de détails sur la méthodologie, voir Langlais et Drouin 2012, Langlais et al. 2012).

## 4.2 Un corpus annoté et transcrit

Une fois les données recueillies, l'étape suivante dans l'établissement du corpus a consisté à transcrire et à rendre anonymes les données. Ensuite, l'original a fait l'objet d'une annotation (voir Langlais et Drouin 2012 pour les procédures détaillées de l'annotation en XML du corpus et des différences avec les annotations des autres volets). Ces annotations permettent de générer pour chaque texto original une version transcrite dans un français normalisé, comme l'illustre le prochain exemple en (9). L'objectif de ce type de transcription était d'avoir accès au lexique du corpus sans nécessairement connaître les formes utilisées dans les textos. À titre d'exemple, la transcription de *bokou*, *boukou*, *bôcou*, *boucoup*, etc. a été normalisée à la forme orthographique de référence *beaucoup* de manière à accéder à toutes ces formes originales sans nécessairement les connaître à priori lors de la recherche. Derrière ce principe général de transcription aménagée figure une série de choix méthodologiques plus pointus (voir Langlais et Drouin 2012). Cette procédure permet aussi de générer des tables d'équivalence ou des « dictionnaires » d'abréviations à partir des transcriptions.

### (9) a. *Texto original* :

Tu sais tu si les bulletins de piscine sont pr cette semaine ? Btw, jpa sure mais j pense kon va avoir dla visite a soir :S (Texto4Science, 110250)

### b. *Texto transcrit en français normalisé* :

Sais-tu si les bulletins de piscine sont pour cette semaine ? Btw, je ne suis pas sûre, mais je pense qu'on va avoir de la visite à soir. :S

Dans cet exemple, on remarque que la forme interrogative *tu sais tu* est annotée par l'interrogation par inversion *sais-tu*. La forme *pr* représentant la préposition *pour* est transcrite dans sa forme longue. La forme *jpga* est rendue comme *je ne suis pas* et le *k* de *kon* est annoté comme le complémenteur *qu'* et donc séparé du pronom *on* qui le suit. Il faut aussi noter que la préposition *à* est conservée bien qu'elle corresponde à une forme non standard. Quant à la forme *btw*, elle est laissée sous sa forme d'initialisme sans être annotée sous la forme correspondant à la locution anglaise *by the way*.

## 4.3 L'échantillon et les caractéristiques sociales des texteurs

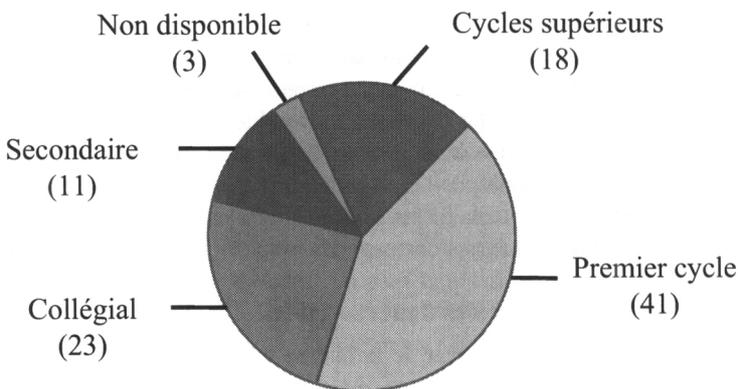
Si ce corpus vise à refléter l'état de la langue dans les textos québécois, il ne prétend cependant pas à la représentativité de la communauté des texteurs. En effet, comme il a été recueilli à partir d'une campagne de sollicitation de dons, l'établissement de la base de données ne s'appuie ni sur un échantillon aléatoire, ni socialement stratifié. Cependant, les informations sociolinguistiques recueillies auprès de 298 répondants par le biais d'un formulaire contenant 23 questions permettent de dégager

<sup>9</sup>Il faut également noter que le calcul de compression a aussi été évalué au niveau du mot, où le taux atteint 13,4%.

le portrait des texteurs en ce qui a trait à leurs caractéristiques sociales, leur usage des SMS et leur habilité de rédacteur. Le questionnaire colligeait également des informations sur le type d'appareil utilisé. Il faut signaler ici que la présente étude ne s'appuie que sur les informations sociodémographiques.<sup>10</sup> L'âge des participants s'étalait de 12 ans à 65 ans avec un âge moyen de 27 ans. Près de 72% des répondants avaient entre 12 et 39 ans et 63% étaient des femmes. En ce qui a trait à la scolarité, 60% des répondants déclaraient avoir reçu une éducation universitaire.

La provenance géographique selon le code postal des participants a servi à délimiter un sous-échantillon de SMS montréalais afin de le comparer aux données sur le français montréalais oral. Dans les analyses, nous avons également retenu l'âge, le genre et le niveau de scolarité afin de dégager un portrait social des texteurs comparable au profil des locuteurs ayant participé aux études sociolinguistiques classiques sur l'oral (Thibault et Vincent 1990). Le sous-échantillon sur lequel s'appuient les analyses se compose de 96 texteurs de la région de Montréal pour lesquels on a pu repérer les variables pronominales soumises à l'analyse. En ce qui a trait à l'âge des texteurs du sous-échantillon, il s'étend de la vingtaine au milieu de la cinquantaine et il comprend 74% de femmes, ce qui est légèrement supérieur à la proportion du corpus québécois dans son entier.

De surcroît, comme l'illustre la figure 1, les texteurs se répartissent selon quatre niveaux de scolarité : secondaire, collégial, universitaire de premier cycle, universitaire des cycles supérieurs. On remarque que la distribution des texteurs selon leur niveau de scolarité indique une surreprésentation des niveaux universitaires qui comptent pour 61% de la population étudiée. Ce déséquilibre trouve peut-être une explication dans les techniques de recrutement ou encore dans l'intérêt marqué de cette tranche de la population pour les projets de recherche touchant la langue.



**Figure 1:** Distribution des 96 texteurs selon leur niveau de scolarité

<sup>10</sup>Entre autres, les informations suivantes ont été recueillies : l'âge, la répartition entre hommes et femmes, le code postal, les langues maternelles, les langues parlées et le niveau de scolarité.

#### 4.4 Extraction des données et circonscription du contexte variable

Cette rubrique expose les procédures d'extraction et présente les critères d'inclusion et d'exclusion des formes recueillies pour les variables pronominales dans notre sous-échantillon de 96 texteurs. Comme l'indique le tableau 1, à l'étape initiale de l'extraction automatique des données brutes, on a dénombré un total de 1 275 occurrences incluant toutes les formes recherchées, se répartissant comme suit :

**Tableau 1:** Répartitions des formes dans le sous-échantillon de 96 locuteurs

Formes	Nombre
on	779
nous	185
vous	294
eux	13
elles	4
Total	1 275

Une fois ces formes extraites, elles ont été soumises à une vérification de manière à ne conserver que celles qui correspondaient aux formes pronominales relevant des contextes linguistiques soumis à l'analyse soit en tant que pronom sujet clitique de la première personne du pluriel (les formes *nous* et *on*), soit en tant que pronom non clitique du pluriel (les formes *nous*, *vous*, *eux*, *elles*, *nous-autres*, *vous-autres* et *eux-autres*).

Par exemple, pour la forme *on*, il a fallu exclure les occurrences reflétant des erreurs dans la procédure d'extraction comme en (10). En outre, les emplois correspondant à la préposition anglaise *on* illustré en (11) ont été mis de côté. Ces occurrences provenaient d'emprunts ou d'alternance de codes<sup>11</sup> dans des textos français.

(10) *Façon*

(11) Fait moi pas marcher come *on*.

Ensuite, pour des raisons liées à la circonscription du contexte variable de l'alternance entre *on* et *nous* comme pronom défini du pluriel, on a exclu les emplois indéfini du pronom *on*. Comme l'illustre l'exemple (12), la forme *on* employé dans un contexte générique ne s'inscrit pas dans les variantes à l'étude car elle n'alterne pas avec un *nous* défini. Dans la même veine, nous avons également choisi d'écarter les formes ambiguës ou figées comme l'illustre la locution *on verra* à l'exemple en (13).

(12) ... l'enfant capable parlui meme de percevoir le monde tel *kon* lelui decrit

(Texto4Science, 110487)

... l'enfant est capable par lui-même de percevoir le monde tel qu'on le lui décrit

<sup>11</sup>Ces phénomènes d'alternance de code ou d'emprunt ont d'ailleurs fait l'objet d'une analyse par Guilbault et Drouin (2012).

(13) ... elle avait dit de l'oublier pour un bout de temps ... *on verra*

(Text04Science, 112710)

... elle avait dit de l'oublier pour un bout de temps ... On verra.

Nous avons également mis à l'écart les formes *elles* clitiques. En ce qui concerne les pronoms pluriels *nous* et *vous*, nous avons écarté les clitiques objets qui ne font pas partie du contexte variable, les occurrences de *vous* clitique sujet, de même que les occurrences de *vous* avec un référent singulier (*vous* de politesse). Par ailleurs, nous avons exclu les formes lexicalisées comme *rendez-vous*, *s'il-vous-plaît* et *chez nous* qui n'appartiennent pas au contexte variable (Blondeau 2011). Ces formes font toutefois l'objet d'une discussion à la section 6 sur les marques scripturales.

À la fin de ce travail de déblayage, on dénombrait un total de 800 occurrences se qualifiant pour les deux analyses, un nombre de 721 occurrences relevant de la variable des pronoms clitiques avec un référent défini *on* et *nous* et un nombre de 79 occurrences de la variable relevant des pronoms forts.

## 5. LA DISTRIBUTION DES FORMES PRONOMINALES DANS LES TEXTOS

### 5.1 L'alternance entre *on* et *nous* en tant que clitique sujet

Comme les études variationnistes ont clairement montré que la forme *on* avait largement supplanté la forme *nous* à l'oral pour représenter le clitique sujet de première personne du pluriel avec un référent défini (Laberge 1977, Blondeau 2001) et que ce dernier était rangé parmi les marqueurs d'hyperstyle (Blondeau 2001, 2007), au même titre que le *ne* de négation (Sankoff et Vincent 1980, Poplack et St-Amand 2007), et relégué à la langue écrite ou quasi-écrite, on peut se demander dans quelle mesure l'usage de la variable dans les messages textes se rapproche davantage de l'oral ou l'écrit.

Si les auteurs laissent la part belle à l'emploi de la forme *on* comme clitique sujet de première personne du pluriel, il y aurait lieu de rapprocher ce médium de l'oral. Au contraire, si les données indiquaient un usage plus important de la forme *nous* clitique sujet, on pourrait formuler l'hypothèse inverse et associer l'usage à l'écrit. Le corpus de textos soumis à l'analyse indique la présence de deux variantes comme l'illustrent les deux prochains exemples (14) et (15) :

(14) Salut ! C tu quoi ? *On vient* d'assister collectivement a un miracle ... la victoire du Canadiens de Montréal en 7 contre les Capitals de Washington ! Go Habs Go !

(Text04Science, 110292)

Salut ! Sais-tu quoi ? *On vient* d'assister collectivement à un miracle ... La victoire du Canadiens de Montréal en 7 contre les Capitals de Washington ! Go Habs Go !

(15) Yes Sir ! C tu quoi ? Je prédis que *nous sommes* a 40 minutes de jeux du 2ieme miracle ... après les Capitals, l'élimination des Pingouins par les Habs ! Go Habs Go !

(Text04Science, 110292)

Yes Sir ! Sais-tu quoi ? Je prédis que nous sommes à 40 minutes de jeu du 2<sup>e</sup> miracle ... Après les Capitals, l'élimination des Penguins par les Habs ! Go Habs Go !

L'étude de la distribution des variantes dans le corpus montre un déséquilibre dans la répartition des deux variantes indiquant une nette préférence pour la forme *on*

dans ce contexte linguistique. En effet, sur un total de 721 occurrences répertoriées, le corpus compte 694 occurrences de *on* référant de manière non ambiguë à un sujet de première personne du pluriel défini, ce qui représente 96,3% des données. Quant aux 27 occurrences de la variante *nous* comme clitique sujet, elle représente à peine 3,7% des données.

Le tableau 2 présente ces résultats en comparaison avec la distribution des formes telles que documentée dans les études sur le français parlé (Laberge 1977). Dans l'ensemble, avec un taux au-delà de 96,3% de *on*, il semble clair que la forme *on* est largement privilégiée et qu'à cet égard, l'usage des clitics sujets dans les messages textes reflète assez fidèlement l'oral, bien qu'à un taux légèrement plus bas.

**Tableau 2:** Comparaison de l'usage de l'alternance entre *on* et *nous*

Clitique sujet défini	Français des textos (Textos4Science)	Français parlé (Laberge 1977)
on	96,3%	99%
nous	3,7%	1%

Ces résultats rappellent ceux de Stark (2012) sur le marqueur de négation *ne*. En effet, Stark avait noté que bien que la particule *ne* soit largement absente dans les SMS suisses, ce taux n'était pas aussi élevé qu'à l'oral. Dans notre étude, la légère différence qui existe entre l'usage de *nous* dans les textos et à l'oral nous a conduit à procéder à un examen plus attentif des occurrences de *nous* dans le corpus de messages textes du point de vue du contexte du message et des caractéristiques des textes.

L'examen du contexte des messages permet de voir dans quelle mesure cet usage se rapprocherait d'une marque d'hyperstyle. Le classement des données reprend le type d'analyse qualitative qu'avaient proposé Sankoff et Vincent (1980) pour le peu d'occurrences de la forme de négation *ne* à l'oral (voir aussi Poplack et St-Amand 2007 pour le corpus *Récits du français québécois d'autrefois*, un corpus de français québécois reflétant un état de langue plus ancien).

L'examen de ces contextes indique d'abord que dans 56% des cas (15 messages), on a affaire à un message qu'on pourrait qualifier d'ordinaire, tel que l'illustrent les exemples en (16), c'est-à-dire qu'on ne peut y accoler d'autres marques de style recherché, soit en associant le message à un type de sujet qui serait relié à la formalité (Blondeau 2011), soit sur la base de règles de la co-occurrence stylistique (Ervin-Tripp 1972, Coveney 1996, Blondeau 2011), soit encore en établissant un lien avec un tour rhétorique (Sankoff et Vincent 1980).

(16) Type *message ordinaire* :

- a. *Nous* avons un party chez PRÉNOM demain soir. (Texto4Science, 111051)  
Nous avons un party chez PRE\_masc\_8 demain soir.
- b. Ça me fait penser à quand *nous* habitions chacun chez nos parents ... (Texto4Science, 111952)  
Ça me fait penser à quand nous habitions chacun chez nos parents ...

Parmi les occurrences de *nous*, trois messages relèvent du domaine du droit, du travail, ou de l'éducation, des thèmes potentiellement associés à un style soutenu, tels que l'illustrent les exemples (17). Bien qu'en (17b), le contenu du message laisse présumer qu'on est dans un registre écrit, ce qui renforce l'association à la formalité, nous avons conservé ce type de textos dans nos données pour mieux observer l'hybridité du médium.

(17) Type *thème du message (travail, droit, éducation)* :

- a. De plus, elle devait réviser aux deux ans, je crois, les objectifs et l'application du PDU en procédant à des audiences publiques à cet égard. Je vais te faire parvenir le document que nous avons reçu quand je serai revenu chez moi ce soir.

(Texto4Science, 110911)

De plus, elle devait réviser aux deux ans, je crois, les objectifs et l'application du plan de déplacement urbain en procédant à des audiences publiques à cet égard. Je vais te faire parvenir le document que nous avons reçu quand je serai revenu chez moi ce soir.

- b. Ajouter à ton intro : notre reconnaissance du fait que *nous* allons perdre quelque chose avec son départ

(Texto4Science, 111690)

Ajouter à ton introduction : notre reconnaissance du fait que nous allons perdre quelque chose avec son départ.

En outre, d'autres exemples font entrer en jeu des marques de co-occurrence stylistique comme la présence du marqueur de négation *ne*, illustrée à l'exemple (18) et qui se retrouve dans cinq messages. Enfin, on remarque la présence de *nous* dans des messages dont le style rhétorique se rapproche de celui de la maxime comme en (19).

(18) Type *co-occurrence stylistique* :

*Nous ne* sommes pas chez NOM. Appelle-moi quand tu seras dans le coin.

(Texto4Science, 111770)

Nous ne sommes pas chez NOM\_8. Appelle-moi quand tu seras dans le coin.

(19) Type *discours rhétorique* :

- a. Pour un sorcier la réalité c a dire le monde tel que *nous* le connnaissons n'est kune description.

(Texto4Science, 110487)

Pour un sorcier, la réalité, c'est-à-dire le monde tel que *nous* le connaissons, n'est qu'une description...

- b. Lastuce reside dans ce surkwa on insiste. Swa *nounou* rendons fort soi *nounou* rendons miserable. L'effore a fournir est le meme.

(Texto4Science, 110487)

L'astuce réside dans ce sur quoi on insiste. Soit nous nous rendons fort, soit nous nous rendons misérables. L'effort à fournir est le même.

En ce qui a trait aux usagers de *nous*, on constate d'abord que seulement 12,5% ( $n = 12$ ) des auteurs du corpus en font usage. Comme l'indique le tableau 3 qui présente les caractéristiques sociales des usagers de *nous* en ce qui a trait à l'âge et à la répartition entre hommes et femmes, on ne voit pas poindre une tendance sur le plan sociolinguistique pour le premier facteur. En effet, bien que les auteurs se

répartissent également entre hommes et femmes, la modélisation selon l'âge rappelle l'étude de Laberge (1997) qui avait associé l'usage de *nous* aux locuteurs plus âgés et aux femmes.

**Tableau 3:** Répartition des texteurs employant *nous* selon deux facteurs sociaux

Groupe d'âge	Homme (n)	Femme (n)
15–19	0/5	0/15
20–29	1/11	3/44
30–39	2/6	2/17
40–49	2/2	1/3
50 et +	1/1	0/2

En outre, l'examen des usagers de *nous* selon le niveau de scolarité indique qu'ils se retrouvent en vaste majorité chez les texteurs qui ont atteint les cycles supérieurs. Ceci concorde avec ce qu'avait noté Laberge (1977) à l'oral.

En somme, la forme *nous* reste rare dans les textos bien que son usage soit légèrement plus élevé qu'à l'oral. Nous avons aussi observé que certains messages employant le *nous* se rattachent à des indications de formalité. Cependant comme plus de la moitié des usages de *nous* figurent dans des messages ordinaires, on ne peut prétendre que l'usage de *nous* soit toujours explicable par des contraintes stylistiques de formalité. Dans quelques cas, on remarque que le texteur joue avec la graphie comme c'est le cas du dernier exemple avec la forme *nounou* où le message reflète un aspect ludique s'observant à travers l'effet de l'usage de marques scripturales non conventionnelles, aspect sur lequel nous revenons à la section 6. À ce titre, il y aurait lieu d'avancer que le répertoire des variantes sociolinguistiques peut très certainement être mis à contribution pour accentuer le caractère ludique de la mise en mots. Enfin, le peu d'usagers de *nous* se retrouvent principalement chez des texteurs scolarisés et peu de jeunes en font usage. Cependant, il ne se dégage pas de tendance claire en ce qui a trait à la répartition entre hommes et femmes.

## 5.2 L'alternance entre les formes simples et composées des pronoms forts au pluriel

La seconde variable à l'étude concerne l'alternance entre les formes simples et composées des pronoms forts au pluriel. Tel qu'indiqué à la section 3, les formes composées avec *-autres* (*nous-autres*, *vous-autres* et *eux-autres*) ont longtemps constitué la variante associée au vernaculaire local (Morin 1982, Auger 1994).

Cependant, depuis les années 1970, on a documenté un changement de la répartition des formes indiquant une montée de l'usage des formes simples (Blondeau 2011). La trajectoire de ce changement en cours détectable tant à l'échelle communautaire qu'à l'échelle individuelle s'expliquait à la fois par des contraintes linguistiques, sociales et stylistiques (Blondeau 2011). Une analyse des facteurs

linguistiques influençant la variation au fil des ans a déjà montré que cette avancée s'appuyait entre autres sur la première personne du pluriel, en l'occurrence la forme *nous*, et était plus marquée dans le contexte des syntagmes prépositionnels. Par ailleurs, ce changement s'initiait par le haut de l'échelle sociale, chez des locuteurs associés au groupe socio-professionnel élevé, et par les femmes, caractéristiques qui attribuaient à la variable le statut de marqueur sociolinguistique (au sens labovien du terme). Enfin, l'usage des formes simples à l'oral était plus important lorsque les locuteurs traitaient de thèmes de discussion associés au langage soutenu, et ce, de manière encore plus marquée en contexte de double marquage (redoublement du sujet ou de l'objet). Cette avancée, si elle se poursuit, pourrait reléguer les formes composées au vernaculaire situé à un des extrêmes du continuum de formalité alors que les formes simples dans plusieurs contextes (comme le double marquage) deviendraient des formes de plus en plus neutres.

Il faut d'abord noter que dans le corpus de textos, les pronoms forts apparaissent dans de multiples contextes linguistiques, comme c'est d'ailleurs le cas à l'oral (Blondeau 2011). Le tableau 4 illustre la répartition des contextes linguistiques dans lesquels les pronoms forts apparaissent.

**Tableau 4:** Contextes linguistiques associés aux pronoms forts

Context linguistique	1 <sup>e</sup> p. pluriel.	2 <sup>e</sup> p. pluriel	3 <sup>e</sup> p. pluriel
	nous vs nous-autres	vous vs vous-autres	eux/elles vs eux-autres
Double marquage du sujet :			
<i>nous</i> on écoute un film	12	0	1
Double marquage de l'objet :			
ça nous regarde <i>nous</i> et personne d'autre	1	0	0
Objet d'une préposition :			
est-ce que tu viens avec <i>nous</i> ?	19	25	3
Topic :			
<i>nous</i> le film est fini	3	0	0
Comparative :			
je suis plus stressé que <i>vous</i>	0	1	1
Clivée :			
mais c'est <i>vous</i> qui l'adessinerelle	0	1	0
Autres contextes :	5	7	0
<b>Total</b>	<b>40</b>	<b>34</b>	<b>5</b>

Dans le corpus des textos, le total des occurrences de la variable est de 79. Cependant, en examinant le choix des texteurs, on ne constate pratiquement pas d'alternance entre les formes simples et composées, et ce, dans l'ensemble des contextes linguistiques. Sur les 79 occurrences de la variable, une seule apparaît avec la forme composée avec *-autres*. Cette occurrence en (20) implique la forme de première personne du pluriel *nous-autres* comme objet de préposition :

- (20) Ok sexy dommage pour *nous autres* a la prochaine (Texto4Science, 112910)  
 Okay sexy, dommage pour nous-autres. À la prochaine.

D'une part, il faut signaler ici que dans l'analyse des données orales (Blondeau 2011), l'analyse des occurrences en contexte de syntagme prépositionnel avait indiqué que la préposition *pour* défavorisait la forme simple. Pour cette raison, l'exemple (20) n'est pas surprenant. D'autre part, d'autres prépositions comme *entre* ou *chez* favorisaient la forme simple à l'oral. À ce titre, Blondeau avait noté que la forme *chez* à l'oral entraînait un comportement catégorique en faveur de la forme simple, ce qui la menait au constat de la lexicalisation de la locution *chez nous* (2011 : 131). Dans le corpus des textos, le relevé dénombre plusieurs cas de la forme lexicalisée *chez nous* sur lesquels la prochaine section se penche.

Dans l'ensemble, il y a donc lieu d'affirmer que la forme simple constitue la variante de prédilection dans les textos devenant en quelque sorte la forme neutre. À ce titre, l'absence des formes composées chez les auteurs semble indiquer que les formes en *-autres* relèvent d'un vernaculaire peu employé dans les textos.

Sur le plan de l'interprétation, cette tendance à l'adoption de la forme simple dans les textos pourrait indiquer que le changement en cours à l'oral a continué d'avancer, du moins dans la population des auteurs étudiée ici, au point où les formes en *-autres* deviennent marginales. À cet égard, il faut rappeler que le portrait sociolinguistique présenté à la section 3 indique qu'un niveau de scolarité élevé correspond à la vaste majorité des auteurs. Ceci concorderait avec le fait qu'à l'oral les formes simples sont favorisées par les locuteurs situés au haut de l'échelle sociale.<sup>12</sup> L'autre phénomène qui pourrait encourager ce comportement quasi-catégorique en faveur de la forme simple s'avère lié à la longueur des formes composées qui amènerait les auteurs à délaisser cet usage pour des raisons d'économie de place. En somme, dans ce medium et pour la population étudiée, la variante simple serait en quelque sorte la forme neutre.

### 5.3 Les formes privilégiées dans les textos

L'analyse a montré que, dans les textos, les formes privilégiées sont le *on* clitique sujet et les formes simples des pronoms non clitiques. En définitive, le caractère succinct de la forme clitique *on* (+conjugaison à la troisième personne) et des formes non clitiques simples semble leur donner un avantage indéniable sur le plan du critère d'économie de place. Dans le cas de *on* clitique, cela va de pair avec la tendance de remplacement de *nous* par *on* observé à l'oral. Dans le cas des pronoms forts, c'est la forme associée au standard qui a la faveur au détriment de la forme vernaculaire en *-autres*, pendant longtemps la norme implicite en français parlé. Cela dit, comme les formes en *-autres* reculent en français parlé, on pourrait avancer que la tendance

<sup>12</sup>Dans les analyses de l'oral, on s'appuyait sur les catégories professionnelles des locuteurs pour établir leur position sur l'échelle sociale. Bien que le corpus des textos ne donne pas accès à une telle information, on peut supposer que la scolarité des auteurs constitue une certaine indication de leur niveau social. Les études sociolinguistiques classiques mettent souvent en relation la scolarité et les catégories socio-professionnelles pour établir le classement des participants selon l'origine sociale.

dans les textos suit la tendance du changement en cours en faveur des formes simples identifiées dans la communauté et dans les parcours individuels.

## 6. AU DELÀ DE L'ORALITÉ

Dans la section précédente, nous avons mesuré le degré d'oralité des textos en comparant l'usage de la variation pronominale dans des corpus textos et oraux. Or, nous avons vu plus haut que, pour plusieurs auteurs, le texto est un code complexe et mixte, ce que ne peut capturer une analyse limitée aux composantes orales des textos. Le caractère variable des textos devrait donc pouvoir se mesurer de deux façons complémentaires, soit du point de vue de l'oralité, soit du point de vue scriptural.

La présente section vient compléter notre étude en examinant comment les variantes analysées dans la section précédente sont exprimées dans le code écrit et quelle est l'étendue de l'éventail des formes. Cet examen permet de vérifier s'il y a concordance entre la prépondérance de variables associées à l'expression orale et la présence de marques scripturales non standard dans les messages textes, ce qui viendrait étayer l'hypothèse de l'hybridité. La section 6.1 est consacrée aux caractéristiques scripturales conservatrices des messages textes, alors que la section 6.2 montre comment s'expriment les traits les plus novateurs.

### 6.1 Recyclage des procédés graphiques existants

Plusieurs auteurs, dont Fairon et al. (2006) et Crystal (2008), ont remarqué que les messages textes font usage de procédés graphiques déjà existants dans la langue. Si certaines formes courtes ne sont jamais abrégées, comme c'est le cas pour *on* qui offre peu de possibilité de réduction et se présente toujours écrite *on* dans le corpus de textos,<sup>13</sup> certaines formes comme *nous* et *vous*, font l'objet d'abréviations, un procédé mis en évidence dans la revue de la littérature ci-dessus. Les deux contextes de variation, l'alternance entre les pronoms clitiques sujet du pluriel *nous* et *on*, et l'alternance entre les pronoms forts simples *nous/vous/eux/elles* et leur forme complexe *nous/vous/eux-autres*, semblent confirmer cette hypothèse, puisque les pronoms *nous* et *vous* y sont souvent abrégés en *ns* et *vs*. Le tableau 5 illustre l'usage des formes pleines et réduites dans le sous-ensemble restreint des formes *nous* et *vous* en les distinguant selon leur statut de pronoms clitiques ou de pronoms forts.

Comme on peut le voir (tableau 5), les abréviations *ns* et *vs* sont très courantes. Toutefois, on peut noter que mêmes si elles ne font pas l'objet de stigmatisation ouverte, on tend à les éviter en contexte formel comme le montre le contraste entre les formes de la première et de la deuxième personne du pluriel en position clitique. Le *nous* clitique sujet, qui est une variante très marginale à l'oral et marque la formalité, n'est presque jamais réduit à *ns* (3,5%), alors que le *vous* clitique sujet du pluriel, qui ne s'avère pas connoté sur le plan sociolinguistique, est réduit à *vs* dans 41 % des cas.

<sup>13</sup>En revanche, la suite *qu'on* est réduite à *quon* ou à *kon* dans la moitié des occurrences. Ce cas de variation relève de la représentation graphique de pronom relatif *que* davantage que de la forme pronominale *on*. Un procédé de ce type ferait partie des innovations discutées à la section 6.2.

**Tableau 5:** Formes longues et abrégées des pronoms *nous* et *vous*

Forme	nous		vous	
	clitique sujet	pronom fort	clitique sujet	pronom fort
Forme longue :				
<i>nous/vous</i>	82% (n = 23)	75% (n = 30)	59% (n = 69)	91% (n = 31)
Formes abrégées :				
<i>nou/vou</i>	11% (n = 3)	0% (n = 0)	0% (n = 0)	3% (n = 1)
<i>ns/vs</i>	3,5% (n = 1)	25% (n = 10)	41% (n = 47)	6% (n = 2)
Ellipse $\emptyset$ :				
<i>avons</i>	3,5% (n = 1)	0% (n = 0)	0% (n = 0)	0% (n = 0)
Total :	n = 28	n = 40	n = 116	n = 34

Ce processus de réduction aux consonnes semble facilité dans le cas des mots composés et des locutions, où certaines abréviations sont conventionnelles. Ainsi, tel que l'illustre le tableau 6, le mot composé *rendez-vous*, qu'on retrouve dans sa forme complète, avec ou sans trait d'union dans 36% des cas, est abrégé à sa forme conventionnelle *rdv* dans 43% des cas, comparé à 16% pour l'abréviation non conventionnelle *rv* (ou *RV*).

**Tableau 6:** Formes longues et abrégées de *rendez-vous*

Forme	n	%
Formes longues :		
<i>rendez-vous</i> (avec trait d'union)	7	23,3%
<i>rendez vous</i> (sans trait d'union)	4	13,3%
Formes abrégées :		
<i>rdv</i>	13	43,3%
<i>rv</i>	1	3,3%
<i>RV</i>	4	13,3%
<i>rd</i>	1	3,3%
Total :	30	100%

Le phénomène est encore plus remarquable dans le cas de la locution *s'il vous plaît*, qui n'est jamais utilisée sous sa forme longue comme l'indique le tableau 7.

Dans ce cas, la variation est strictement typographique et l'utilisation de majuscules ou de points pourrait indiquer un accent d'insistance, comme en (21) :

**Tableau 7:** Formes longues et abrégées de *s'il vous plaît*

Forme	<i>n</i>	%
Forme longue :		
<i>s'il vous plaît</i>	0	0%
Formes abrégées :		
<i>svp</i>	21	84%
<i>SVP</i>	2	8%
<i>s.v.p.</i>	1	4%
<i>Svp</i>	1	4%
Total :	25	100%

- (21) Hi Miss! **SVP**<sup>14</sup> ne te choque pas contre moi sur mon conseil du jour au lieu de fureter sur Facebook, prends un petit 10 mins et va profiter du soleil (vitamine D)  
(Texto4Science, 110292)

S'il vous plaît, ne te choque pas contre moi sur mon conseil du jour ... Au lieu de fureter sur Facebook, prends un petit 10 minutes et va profiter du soleil (vitamine D).

Au niveau purement scriptural, les textos apparaissent donc généralement assez conservateurs : ils utilisent majoritairement des formes non réduites et lorsque des formes réduites sont employées, elles respectent généralement les formes de réductions conventionnelles.

## 6.2 Innovations

Bien que la majorité des textos étudiés respectent les conventions orthographiques de la langue, il existe toutefois un sous-ensemble de messages qui utilisent des procédés graphiques plus marginaux comme des signes abrégatifs non standard et des marques dialectales, ce qui les range dans la catégorie des procédés scripturaux novateurs.

L'omission de la consonne finale non prononcée, comme dans *nou* de l'exemple (22), est une des formes d'abréviation non standard utilisée dans notre corpus :

- (22) Lastuce reside dan ce surkwa on insiste.Swa *nounou* rendons fort soi *nounou* rendons mi serable.Leffort a fournir est le meme. (Texto4Science, 110487)

L'astuce réside dans ce sur quoi on insiste. Soit nous nous rendons fort, soit nous nous rendons misérables. L'effort à fournir est le même.

Contrairement aux abréviations *ns* et *vs*, ces formes s'avèrent très marginales puisqu'elles ne représentent que quelques occurrences de notre corpus. Dans l'exemple (22), on remarque que le même texteur en fait usage deux fois dans le cadre d'un seul échange. Il s'agit véritablement d'une innovation, car cette forme ne se retrouve pas dans les communications écrites courantes, même en contexte très familier. Réservées à la communication médiatisée par ordinateur, cette forme démontre le souci du

<sup>14</sup>L'utilisation de *svp*, au lieu de *stp*, qu'on peut voir en (21), est courante en français québécois, où la neutralisation du nombre constitue un indice de lexicalisation (Thibault 1991).

texteur de s'inscrire dans une démarche scripturale non conventionnelle, allant même jusqu'à juxtaposer marqueurs non standard et formes normatives. Dans l'exemple en (22), l'utilisation de plusieurs marques scripturales non standard (*nounou, kwa, swa, soi*) se juxtapose au marqueur d'hyperstyle *nous*. On a ici un phénomène de fusion du même type que celui observé par Tagliamonte et Denis (2008) dans l'anglais des SMS à Toronto. L'utilisation de formes scripturales non standard ne serait donc pas nécessairement liée au statut social du texteur, mais reflèterait à la fois des traits de personnalité ou un état d'esprit et le recours à une dimension ludique qui permettrait au texteur de manipuler les formes à sa guise. Nombreux sont en effet les auteurs qui ont noté que les communications par messages textes présentaient une dimension ludique. Nous croyons que ces jeux scripturaux témoignent d'une prise de conscience et d'une appropriation du médium par les scripteurs comme en témoigne également l'exemple (23). Dans ce cas, il semble clair qu'il y ait un choix délibéré du texteur qui, consciemment, souhaite donner une dimension non conventionnelle à son message.

- (23) Envoit des sms au TEL\_6 spour une etude quebecoise jarrete pa denvoie d connerie la personne ki va l'lire va trop dire ark in bin dime la personne. En plus c anonyme pi gratuit vu kon a deja sms illimité (Texto4Science, 111030)  
 Envoie des sms au TEL\_6, c'est pour une étude québécoise. Je n'arrête pas d'envoyer des conneries. La personne qui va les lire va trop dire : « Ark, elle est ben dime, la personne. » En plus, c'est anonyme pis gratuit, vu qu'on a déjà les sms illimités.

Certaines expressions lexicalisées semblent se bien prêter à cette volonté expressive. Par exemple, nous avons remarqué dans les données que les expressions *chez nous/chez vous/chez eux* offraient un très grand éventail de représentations scripturales. Le tableau 8 présente les formes rencontrées dans le corpus et montre bien que l'éventail des formes graphiques contient, en plus des formes orthographiques novatrices, un sous-ensemble de formes représentant des procédés phonologiques à l'œuvre à l'oral. À ce titre, en plus de l'utilisation de l'orthographe phonétique comme *ché* pour *chez*, on retrouve des modifications vocaliques (*cha* et *n'a*) (24), ou des réductions vocaliques (*che* ou sa variante *she*) (25).

- (24) LOLdsl viens *cha n'aa* soir ? (Texto4Science, 110270)  
 LOL Désolé, viens chez nous à soir ?  
 (25) 5h. Tu va tuetreshevs (Texto4Science, 111030)  
 5h. Vas-tu être chez vous ?

On retrouve même chez un de nos auteurs une absence complète de la voyelle dans la préposition (*ch*) (26), reflétant possiblement un amuïssement, phénomène assez courant en français québécois (Dumas 1987) :

- (26) Tktexte moikan tu part de la on va aller tattendrechvs (Texto4Science, 112339)  
 En tout cas, texte-moi quand tu pars de là, on va aller t'attendre chez vous.

Il est intéressant de noter en (27) que ce même texteur utilise aussi la forme réduite *ch* avec le pronom *eux*, même si cette combinaison ne correspond pas à une forme possible à l'oral.

**Tableau 8:** Représentations scripturales de *chez nous*, *chez vous* et *chez eux*

Forme		nous	vous	eux
chez	chez nous, chez vous, chez eux	24	11	4
	chez ns, chez vs	6	2	∅
	chez nou	1	∅	∅
	chez-nous	3	∅	∅
	chex ns	1	∅	∅
	ché ns	1	∅	∅
cha	cha nous	2	∅	∅
	cha n'	1	∅	∅
che	che nous	2	∅	1
	che ns	2	∅	∅
	che nou	2	∅	∅
	chenou	1	∅	∅
	she ns	3	∅	∅
	she vs	∅	1	∅
ch	ch vs, ch eux	∅	2	3
Total		49	16	8

(27) La forme *ch eu* :

- a. Ok bin tk met ktu soit ch eu la dit moi le jva men venir (Texto4Science, 112339)  
OK bien en tout cas, mais que tu sois chez eux là, dis-moi-le, je vais m'en venir.
- b. Ok good c vers kel heure ke tarive ch eu (Texto4Science, 112339)  
OK good. C'est vers quelle heure que tu arrives chez eux.
- c. Au pire apres midi mets ktarive ch eu jpourai vs voir (Texto4Science, 112339)  
Au pire, cet après-midi, mais que tu arrives chez eux, je pourrai vous voir.

Selon nous, ce phénomène et les autres innovations que nous avons décrites révèlent l'autonomie de la langue des textos. Néanmoins, malgré la possibilité de transgresser à la fois les normes de l'oral et de l'écrit, le message respecte le système de communication puisqu'il demeure facilement interprétable par un texteur/locuteur natif.

### 6.3 Le caractère conservateur ou novateur des marques scripturales

L'étude des caractéristiques scripturales des textos a montré deux tendances opposées qui coexistent dans un même mode de communication. D'une part, les textos demeurent largement conservateurs puisqu'on y utilise peu de formes tronquées et les abréviations utilisées sont pour la plupart conventionnelles et très courantes dans la langue, comme l'abréviation de *nous* en *ns*, ou de *s'il vous plaît* en *svp*. D'autre part, nous avons pu observer que le message texte permet aussi certaines transgressions à la norme. Si la plupart de ces transgressions sont mineures au sens où elles respectent la prononciation standard (comme l'orthographe phonétique et l'omission

de consonnes finales muettes), d'autres sont moins conservatrices et modifient l'orthographe traditionnelle de façon à refléter des prononciations plus familières, voire dialectales (changement de la qualité de la voyelle, syncope).

## 7. CONCLUSION

Depuis quelques années, les communications médiatisées par ordinateur constituent un nouveau terrain d'étude sur le langage. Ce type de communication nous offre une occasion exceptionnelle d'appréhender la variation dans cette forme de langage en raison de son caractère hybride. Relevant en partie du code oral, les CMO sont novatrices au sens où elles peuvent transgresser les normes orthographiques se rattachant par définition à la norme écrite. Relevant aussi de l'écrit, les CMO sont également conservatrices puisqu'elles font principalement appel aux procédés graphiques déjà existants dans la langue.

Nous avons ici cherché à cerner la nature variable de ce type de communication en comparant l'emploi de deux variables morphosyntaxiques dans un corpus de textos avec l'usage oral préalablement documenté en français montréalais. L'originalité de notre travail tient en partie à la variété de langue choisie puisque le français québécois constitue une variété relativement homogène sur le territoire et présentant des particularités qui indiquent un écart important avec le français hexagonal ou européen. En outre, notre analyse a tenu compte des caractéristiques sociales des auteurs, un aspect trop souvent négligé dans les analyses sur ce type de données. Enfin, nous avons adopté une double approche, qui nous a permis de considérer non seulement le rapport qu'entretiennent les textos face à l'oralité, mais aussi face au code écrit.

Dans l'ensemble, notre comparaison avec les travaux sociolinguistiques sur l'oral a montré que les textos s'en rapprochent considérablement, bien qu'ils n'en soient pas un reflet parfait. D'une part, notre étude de l'expression du pronom clitique sujet de la première personne du pluriel, l'alternance *on/nous*, a indiqué que bien que la majorité des auteurs privilégie le *on*, comme à l'oral, il y a dans les données un pourcentage légèrement plus élevé de formes *nous*. Ainsi, certains messages employant le *nous* relèvent d'un style plus conservateur les rapprochant du registre écrit. D'autre part, l'étude de la variation des pronoms forts a montré une quasi absence des formes pronominales suffixées en *-autres* dans les textos, ce qui rejette cette variante vernaculaire de la compétition. Les auteurs lui préfèrent très clairement les formes simples qui semblent devenir la forme neutre. En raison de leur longueur, les formes suffixées en *-autres* sont délaissées dans cette forme de communication où la rapidité et l'efficacité détiennent une valeur. En outre, leur statut de forme vernaculaire et l'avancée du changement en cours à l'oral en faveur des formes simples contribuent aussi certainement à leur abandon.

Ces résultats intéressants ne rendent toutefois pas compte de toute la complexité de ce médium et c'est pourquoi une approche unidimensionnelle uniquement axée sur l'oral nous semblait incomplète. Si la comparaison avec les corpus oraux constitue une étape essentielle pour comprendre les messages textes, cette approche ne

saurait être suffisante, puisqu'elle ne rend pas compte de l'hybridité du médium et donc de l'ensemble des ressources disponibles au texteur.

Notre examen des caractéristiques graphiques des messages a permis d'observer une double tendance. D'une part, les textos respectent généralement assez bien l'orthographe lexicale et utilisent des abréviations conventionnelles. Toutefois, un sous-ensemble de textos semble favoriser la transgression : orthographe phonétique, prononciations dialectales, abréviations non conventionnelles. Sur le plan du code écrit, les textos se rangent davantage dans le camp conservateur, bien qu'il existe une possibilité de transgression des normes et d'innovation.

Dans l'ensemble, on pourrait caractériser l'hybridité des messages textes de la façon suivante : un respect général du double code (oral ou orthographique) combiné à la possibilité de transgressions occasionnelles (marques de formalité associées à l'expression écrite et marques d'oralité dans la transposition orthographique). L'exemple (28), qui juxtapose marques de formalité (pronom sujet clitique *nous*, marqueur de négation *ne*) et orthographe phonétique (*que nous écrit kenou, qu'une écrit kune*) illustre bien les deux tendances :

- (28) En fait la ryyalityy du monde **kenou** connaissons est considyyryy si naturellement comme allant de soi que lidyee fondamentale delasorcellerie ~ notre ryyalityy n est kune description parmi tant dotres ~ ne peut pratiquement pas etre aborder syyrieusement !  
(Texto4Science, 110487)

En fait, la réalité du monde que nous connaissons est considérée si naturellement comme allant de soi que l'idée fondamentale de la sorcellerie (notre réalité n'est k'une description parmi tant d'autres) ne peut pratiquement pas être abordée sérieusement.

Selon nous, les usages décrits montrent la richesse du répertoire du texteur qui dispose d'un éventail de formes parmi lesquelles il puise en fonction de ses besoins expressifs.

Notre interprétation rejoint celle de Tagliamonte et Denis (2008), pour qui la langue des SMS, tout en reprenant les tendances de l'oral, permet une plus grande liberté dans l'usage du répertoire. À ce titre, ils avaient bien montré que le recours à des formes formelles, informelles et vernaculaires pouvait avoir lieu au sein d'un même échange. Dans le corpus de textos que nous avons étudié, à l'extrémité du continuum, il y aurait la forme hyperstylistique *nous* clitique sujet, potentiellement employée pour accroître l'effet de formalité. Au milieu de ce continuum se retrouveraient la forme *on* clitique sujet et les formes simples des pronoms forts *nous/vous/eux/elles*, qui agiraient en quelque sorte comme variantes par défaut, c'est-à-dire des formes neutres et relativement informelles. À l'autre extrémité de ce continuum se situeraient les formes suffixées en *-autres* qui, en raison de leur statut de formes vernaculaires en déclin dans la communauté, n'auraient pas la faveur dans le corpus de textos analysé.

Comme l'indiquaient Tagliamonte et Denis (2008), le texteur peut jouer sur tous ces éléments à la fois et, parfois même les fusionner au gré de ses besoins. Or, si cette possibilité de transgression s'avère facilement accessible au texteur, elle semble l'être beaucoup moins dans le cadre des échanges verbaux où les transgressions entraînent des sanctions sociales plus importantes, selon ce que la sociolinguistique

de l'oral a montré jusqu'ici. En effet, l'analyse des productions linguistiques sur un marché linguistique tendu (Bourdieu 1983) indique que l'adoption de formes particulières (que l'on recourt à des variantes hyperformelles ou très vernaculaires) s'avère rapidement jugée par les pairs. La nature différée du message texte semble laisser au texteur un peu plus de liberté à transgresser les codes, et à introduire des marques d'oralité ou d'hyperformalité résultant de son intention ou de son désir d'utiliser pleinement le potentiel de cette forme de communication et de jouer avec la langue pour personnaliser son message.

## RÉFÉRENCES

- Armstrong, Nigel. 2002. Variable deletion of French *ne*. A cross-stylistic perspective. *Language Sciences* 24 : 153–173.
- Armstrong, Nigel et Alan Smith. 2002. The influence of linguistic and social factors on the recent decline of French *ne*. *Journal of French Language Studies* 12 : 23–41.
- Ashby, William. 1976. The loss of the negative morpheme NE in Parisian French. *Language* 57 : 647–687.
- Ashby, William. 1981. The loss of the negative particle *ne* in French : A syntactic change in Progress. *Language* 75 : 674–687.
- Ashby, William. 2001. Un nouveau regard sur la chute du *ne* en français parlé tourangeau : S'agit-il d'un changement en cours ? *Journal of French Language Study* 11 : 1–22.
- Auger, Julie. 1994. Pronominal clitics in Québec colloquial French : A morphological analysis. Thèse de doctorat, University of Pennsylvania.
- Bélisle, Louis-Alexandre. 1974. *Dictionnaire général de la langue française au Canada*. Montréal : Belisle-Sondec.
- Bell, Allan. 1984. Language style as audience design. *Language in Society* 13 : 145–204.
- Bertrand, Anne. 2011. Le langage SMS au Québec, un genre en évolution. Communication présentée à l'Association canadienne-française pour l'avancement des sciences (ACFAS), Sherbrooke.
- Bertrand, Anne et Patrick Drouin. 2011. Texto4science. Communication présentée au Séminaire Recherche appliquée en linguistique informatique/Observatoire de linguistique Sens-Texte (RALI-OLST), Université de Montréal.
- Blondeau, Hélène. 2001. Real-time changes in the paradigm of personal pronouns in Montreal French. *Journal of Sociolinguistics* 5 : 453–474.
- Blondeau, Hélène. 2007. L'épreuve du temps réel et la variation pronominale à la première personne du pluriel en français québécois du XIXe et XXe siècles. Dans *Études sur le changement linguistique en français*, sous la direction de Bernard Combettes et Christiane Marchello-Nizia, 53–64. Nancy : Presses universitaires de Nancy.
- Blondeau, Hélène. 2011. *Cet «autres» qui nous distingue : Tendances communautaires et parcours individuels dans le système des pronoms en français québécois*. Québec : Presses de l'Université Laval.
- Bourdieu, Pierre. 1983. Vous avez dit «populaire» ? *Actes de la recherche en sciences sociales* 46 : 98–105.
- Coveney, Aidan. 1996. *Variability in spoken French : A sociolinguistic study of interrogation and negation*. Exeter : Elm Bank Publications.
- Coveney, Aidan. 2000. Vestiges of *nous* and the 1st person plural verb in informal spoken French. *Language Sciences* 22 : 447–481.

- van Campenolle, Rémi. 2008. Morphosyntactic and phonological constraints on negative particle variation in French-language chat discourse. *Language Variation and Change* 20 : 317–339.
- Crystal, David. 2008. *Txtng : The Gr8 Db8*. Oxford : Oxford University Press.
- Crystal, David. 2011. *Internet linguistics*. Londres : Routledge.
- Dostie, Gaétane. 2004. *Pragmaticalisation et marqueurs discursifs : Analyse sémantique et traitement lexicographique*. Bruxelles : Duculot/De Boeck.
- Dumas, Denis. 1987. *Nos façons de parler : Les prononciations en français québécois*. Montréal : Presses de l'Université du Québec.
- Ervin-Tripp, Susan. 1972. On sociolinguistic rules : Alternation and co-occurrence. Dans *Directions in sociolinguistics*, sous la direction de John Gumperz et Dell Hymes, 213–251. New York : Rinehard and Winston.
- Fairon, Cédric, Jean René Klein et Sébastien Paumier. 2006. *Le langage SMS : Étude d'un corpus informatisé à partir de l'enquête «Faites don de vos SMS à la science»*. Louvain-la-neuve : Presses universitaires de Louvain.
- Guilbault, Christian et Patrick Drouin. 2012. Emprunts lexicaux dans un corpus de textos français au Canada. Communication présentée au colloque Les français d'ici, Université de Sherbrooke.
- Hansen, Anita Berit et Isabelle Malderez. 2004. Le *ne* de négation en région parisienne : Une étude en temps réel. *Langage et société* 107 : 5–30.
- Laberge, Suzanne. 1977. Étude de la variation des pronoms sujets définis et indéfinis dans le français parlé à Montréal. Thèse de doctorat, Université de Montréal.
- Langlais, Philippe et Patrick Drouin. 2012. Texto4Science : A Quebec French database of annotated text messages. *Linguisticae Investigationes* 35 : 237–259.
- Langlais, Philippe, Patrick Drouin, Amélie Paulus, Eugénie Rompré Brodeur et Florent Cottin. 2012. Texto4Science : A Quebec French database of annotated short text messages. Dans *Proceedings of the Eighth International Conference on Language Resources and Evaluation*, ed. Nicoletta Calzolari (Conference Chair), Khalid Choukri, Thierry Declerck, Mehmet Uğur Doğan, Bente Maegaard, Joseph Mariani, Jan Odijk, and Stelios Piperidis, 1047–1054. Istanbul : European Language Resources Association (ELRA).
- Léard, Jean-Marcel. 1995. *Grammaire québécoise d'aujourd'hui : Comprendre les québécismes*. Montréal : Guérin universitaire.
- Léon, Pierre R., dir. 1969. *Recherches sur la structure phonique du français canadien*. Montréal : Didier.
- Lefebvre, Claire, dir. 1982. *La syntaxe comparée du français standard et populaire : Approches formelle et fonctionnelle*. Québec : Éditeur officiel du Québec.
- Meisner, Charlotte. 2010. A corpus analysis of intra- and extralinguistic factors triggering *ne*-deletion in phonic French. Dans *Congrès mondial de linguistique française (CMLF 2010)*, sous la direction de Frank Neveu, Valelia Muni Toke, Thomas Klingler, Jacques Durand, Lorenz Mondada et Sophie Prévost, 1943–1962. Paris : Institut de Linguistique Française.
- Morin, Yves-Charles. 1982. De quelques [I] non étymologiques dans le français du Québec : Notes sur les clitiques et la liaison. *Revue québécoise de linguistique* 11(2) : 9–47.
- Ostiguy, Luc et Claude Tousignant. 1993. *Le français québécois : Normes et usages*. Montréal : Guérin universitaire.
- Poirier, Claude. 2009. Le français d'Amérique : Une variété maternelle distincte. *Québec français* 154 : 39–41.
- Poirier, Claude, dir. 1998. *Dictionnaire historique du français québécois : Monographies lexicographiques de québécismes*. Sainte-Foy : Presses de l'Université Laval.

- Poplack, Shana et Anne St-Amand. 2007. A real-time window on 19th century vernacular French : The *Récits du français québécois d'autrefois*. *Language in Society* 36 : 707–734.
- Sankoff, Gillian et Diane Vincent. 1980. The productive use of *ne* in spoken Montreal French. Dans *The social life of language*, sous la direction de Gillian Sankoff, 295–310. Philadelphie : University of Pennsylvania Press.
- Stark, Elisabeth. 2011. La morphosyntaxe dans les SMS suisses francophones : Le marquage de l'accord sujet-verbe conjugué. *Linguistik* 48 : 35–47.
- Stark, Elisabeth. 2012. Negation marking in French text messages. Dans *Linguisticae Investigationes* 35 : 341–366.
- Tagliamonte, Sali et Derek Denis. 2008. Linguistic Ruin ? LOL ! Instant messaging and teen language. *American Speech* 83 : 3–34.
- Tatossian, Anaïs. 2008. Typologie des procédés scripturaux des salons de clavardage en français chez les adolescents et les adultes. Dans *Congrès mondial de linguistique française (CMLF 2008)*, sous la direction de Jacques Durand, Benoît Habert et Bernard Laks, 2337–2352. Paris : Institut de Linguistique Française. DOI 10.1051/cmlf088012.
- Thibault, Pierrette et Diane Vincent. 1990. *Un corpus de français parlé. Montréal 84 : Historique, méthodes et perspectives de recherche*. Québec : Département de langues et linguistique, Université Laval.
- Thibault, Pierrette. 1991. Semantic overlaps of French modal expressions. *Language Variation and Change* 3 : 191–222.
- Vincent, Diane. 1993. *Les ponctuants de la langue et autres mots du discours*. Québec : Nuit blanche éditeur.
- Vinet, Marie-Thérèse. 2001. *D'un français à l'autre : La syntaxe de la microvariation*. Montréal : Fides.
- Walker, Douglas. 1984. *The pronunciation of Canadian French*. Ottawa : University of Ottawa Press.